

Gioia

Eurydice Gay

Eurydice Gay

Gioia

© Eurydice Gay, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7226-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le départ

L'aéroport est calme ce matin. Un homme l'arpente en long, en large, comme s'il cherchait un trésor, ou une raison de partir, ou une raison de rester. Il s'est levé tôt, avant cinq heures, avant même le soleil. Il a sauté sous la douche, puis dans ses vêtements, puis dans un taxi.

Du taxi il a observé, rêveur et encore endormi, la ville qui s'éveillait doucement. Il a vu les serveurs installer les premières tables des terrasses, les fêtards rentrer chez eux, titubants d'alcool et ivres de fatigue, il a vu le monde reprendre vie, calme encore et dénué de l'agitation perpétuelle du jour.

À présent il erre dans l'aéroport, son sac de voyage lui scie l'épaule. Un pas à droite, vers le café, cinq pas à gauche, vers le fumoir, puis retour au café pour finalement acheter un croissant. Il l'engloutit en deux bouchées, en se dirigeant vers un siège faisant face au tarmac. Il regarde autour de lui et il pense. Il pense que tous ces gens qui l'entourent vont monter dans l'avion, il pense que lui aussi, il pense qu'il n'en a finalement pas envie.

Il passe une main dans ses cheveux, les ébouriffant encore plus. Tandis qu'il observe devant lui le décollage d'un avion, ses yeux semblent aussi clairs et bleus que le ciel de ce mois de juin, délavés par l'immense lassitude dont il paraît habité. Une voix annonce le début imminent de l'embarquement pour Palerme. Il soupire et reste assis. Il continue à regarder les gens autour de lui, qui se dirigent vers la porte d'embarquement A3.

Un enfant joue au ballon, et va, comme l'homme quelques instants plus tôt, à droite, puis à gauche, et encore à droite. Mais lui court après un but, il poursuit vraiment quelque chose, qu'il cherche à attraper. L'homme se dit que lui ne court pas, il se traîne. Il erre dans l'aéroport comme dans sa propre vie, avec lenteur, comme fatigué dès le réveil, comme s'il peinait à faire mouvoir son vieux corps. À cette pensée, il esquisse un rictus qui ressemble vaguement à un sourire. Il n'est pas encore si vieux ! Souvent, les gens lui donnent même 10 ans de moins, pour peu qu'il ait dormi et qu'il se soit rasé, et habillé de manière décente. Si ce n'est pas le cas, comme dit sa sœur, il semble revenir d'une expédition au cœur de la forêt amazonienne, ou au sommet de l'Himalaya.

Il se sent si las... Ce n'est pas seulement dû à ses insomnies des dernières nuits, ni à son réveil matinal pour aller prendre l'avion, ni même aux quelques – mais trop nombreuses sûrement – bières qu'il a bues la veille au soir, seul dans

son canapé. C'est quelque chose de plus profond qui le tiraille, de plus intime, une chose sur laquelle il ne parvient pas à mettre de mots ou d'images, mais qui le dévore petit à petit.

À bien y réfléchir, ça a commencé à la mort de sa femme. Il ne s'en est pas préoccupé, c'est normal, de ne plus voir d'horizon lorsque la lumière de sa vie s'en va, si jeune, et si injustement, évidemment, la maladie est toujours injuste pour ceux qui la subissent. Ses proches lui ont proposé d'aller voir un psy, tous ont pensé à une dépression, tous ont pensé qu'avec le temps, il irait mieux. Seulement, trois ans ont passé, et il n'est toujours pas sorti de sa léthargie.

Maintenant, l'enfant qui jouait au ballon se fait gronder par sa mère, le ballon a atterri sur une vieille dame, il faut qu'il aille s'excuser, vraiment, à quel âge apprendra-t-il enfin à être sage ? L'homme se lève enfin, prend son sac et se positionne dans la queue, il était temps, les passagers sont déjà presque tous dans l'avion.

Il montre à l'hôtesse sa carte d'embarquement, grazie, buona giornata.

Il avance comme un automate, comme un condamné à mort même.

C'est pourtant lui qui a choisi de partir quelques temps, seul, et il aime Palerme, il devrait être heureux d'y retourner ! Il avance dans l'avion jusqu'à sa place, 26A, côté hublot.

Il ne veut plus partir, quelle idée de partir seul en Italie en juin, et d'abord, pour quoi faire ? Arpenter la ville, voir des gens heureux, des gens s'aimer, des gens s'émerveiller, alors que lui sera confronté à sa propre solitude.

Il se relève, reprend son sac, se dirige vers la sortie. Il voit l'enfant au ballon, qui s'agite sur son siège. Leurs regards se croisent furtivement, et l'enfant lui fait un sourire. Ou bien est-ce une grimace ?

L'homme retourne s'asseoir à sa place côté hublot. Quelques instants plus tard, l'avion roule sur le tarmac et décolle.

Via Gorizia

L'accordéoniste passe de table en table, faisant chanter son instrument sous ses longs doigts tout en saluant les clients attablés de sa voix plaintive. Personne ne lui donne rien. Pas la moindre pièce.

Il fait presque peur, il faut bien l'admettre. Son visage a quelque chose de repoussant. Difficile d'expliquer quoi, ça va de travers, son nez ou sa bouche ou peut-être est-ce son regard, qui lui donne cet aspect de gueule cassée. Repoussant, il l'est, il le sait bien. Ses parents le lui ont souvent répété durant son enfance, dans ce petit village de Serbie vide et froid dans lequel il a grandi.

Il prend soin de son apparence pourtant, autant qu'il le peut. Ce jour-là par exemple, il porte une chemise en lin vert olive, qu'il a tenté de défriper le plus possible en la pendant mouillée à un cintre, à sa fenêtre, face au soleil et au vent. Cette chemise, il y tient ; c'est peut-être même, son accordéon excepté, ce qu'il possède de plus beau. Il l'a achetée dans une petite boutique du Mercato di Ballaro, il l'a même négociée, trois euros au lieu de cinq.

Mais il faut croire que ce soir, son visage tordu prend le pas sur sa tenue pourtant soignée, et il va de bar en restaurant, de trattoria en stuzzicheria, sans récolter le moindre centime. À vingt-trois heures, il abandonne le combat et se dirige penaud, son accordéon sous le bras, vers la via Gorizia où il habite, grâce à un propriétaire peu regardant des cartes d'identité tant qu'il est payé en liquide le premier du mois.

Sa silhouette fend la nuit à travers les petites rues tortueuses de Palerme. Il est grand, tout en longueur, un fil de fer lui disait-on souvent à l'école. Depuis qu'il est à Palerme, plus personne ne lui dit cela. La raison ? On ne le regarde pas. Il entend des rires quelquefois, lorsqu'il tourne le dos, il sait - ou croit savoir - que les rires lui sont dédiés, mais aucun de ces gens ne prendraient la peine de lui adresser la parole. Les touristes ne lui demandent même pas leur chemin. Il n'a d'interactions sociales qu'avec des gens comme lui, des abandonnés, des parias de son espèce, ceux que personne ne veut voir et dont nul ne se préoccupe.

Il arrive via Gorizia. Une belle rue, avec de beaux immeubles, à deux ou trois pas de la gare, la Stazione Centrale. Une rue calme, chic, une rue dans laquelle il n'aurait jamais cru habiter. Il prend l'ascenseur dont son immeuble est pourvu, monte au 4^{ème} étage, puis emprunte quelques dernières marches jusqu'à un palier étroit et délabré. Il tourne la clé dans la serrure de la porte branlante et

pénètre dans les quelques mètres carrés qui lui servent de maison. À l'intérieur, rien de notable, un lit, une table, une chaise et une petite commode sont à peu près l'unique mobilier, sans oublier la vieille lampe de chevet posée à même le sol et le micro-onde à côté du petit lavabo, lavabo grâce auquel il se lave, la pièce ne possédant pas même de douche.

Pourtant, dans cet intérieur lugubre, sans couleur, ni relief, ni chaleur, il y a une chose qui fait bondir le cœur de l'accordéoniste, c'est la grande fenêtre qui donne sur ce ciel si souvent bleu azur qu'il aime tant. Non seulement cette fenêtre lui permet de voir l'extérieur, mais il peut aussi enjamber la rambarde pour se retrouver sur le toit en contrebas. Il voit ce toit comme une extension de son intérieur si pauvre, et cet extérieur lui apparaît comme sa plus grande richesse. Il y passe presque tout son temps, quand il est chez lui. Il y boit son café le matin, il y dîne quand il a les moyens de dîner, il y observe les étoiles avant de dormir. Mais surtout, il y joue de l'accordéon. Là, il peut être vraiment lui, sans honte, il peut laisser ses doigts courir sur l'instrument sans retenue aucune, il peut rire, ou pleurer, ou même crier en jouant, personne n'est là pour l'entendre.

Ce soir-là quand il rentre, il fait nuit depuis longtemps déjà. À peine arrivé, il traverse la fenêtre et va s'asseoir sur le toit, son accordéon, ce prolongement de ses mains et de tout son être, toujours près de lui. Il joue. Il joue pour oublier qu'il n'a pas pu s'acheter à manger ce soir-là, pour oublier qu'il est seul et méprisé de tous dans cette ville, il joue pour lui et pour la nuit, la lune, pour les étoiles et les oiseaux, pour tenter de combler sa solitude, il joue pour ne pas pleurer sur sa vie, il joue pour se sentir vivant.

Sortant de sa rêverie un instant, il tourne la tête et sursaute. À quelques mètres de lui, la fenêtre d'un appartement de l'immeuble mitoyen qu'il n'avait jusqu'alors jamais vu allumée, cette fenêtre est pour la première fois éclairée. Ce n'est rien d'autre qu'une lumière qui brille doucement, mais en la voyant il rentre chez lui en trombe et ferme l'unique rideau troué.

Sa journée du lendemain n'a rien de différent de la précédente : il va de bar en restaurant, de trattoria en stuzzicheria, il récolte ce jour-ci plus d'argent que la veille ; il faut croire qu'il joue avec plus d'entrain, ou que son regard est plus doux, ou moins plaintif, et sa gueule de travers moins effrayante.

Lorsque les restaurants commencent à se vider et les gens à retrouver le chemin de leurs maisons, il achète un arancini qu'il mange sur la route du retour. Il prend le même chemin que d'habitude, les mêmes rues, celles qu'il aime le